

Guillaume Sébastien

Entre père et fils roman

EdB



Naprès un long moment, un très long moment, Antoine se pencha vers son père. Il tâta le drap de sa main tremblante. Trouva l'autre main tremblante. Celle de Paul. Il voulut la saisir à travers le drap du lit. La sienne résistait un instant à la prendre. Celle de Paul à se donner. L'instant fut bref. Mais cette brièveté dura. On l'oublia bientôt. Les deux mains se trouvèrent après s'être longtemps cherchées. Après avoir hésité. Elles se donnèrent enfin. L'une ramena l'autre vers le bord du lit. Comme on ramène à l'air libre un explorateur en perdition au fond d'un gouffre. Avec du temps. De la sueur. De l'angoisse. La tentation d'abandonner les recherches. De laisser tomber ce fou irresponsable qui coûte cher à la société. La main d'Antoine ramena la main de Paul jusqu'à la sortir du drap. Une main dévoila l'autre. Elles se dévoilèrent. L'une, puis l'autre. La main du fils tenait la main du père. Deux mains dissemblables qui se ressemblaient pourtant. Le regard du père, le regard du fils contemplaient ce qui se passait. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. 🥖

un coup de tonnerre dans la vie d'Antoine. Paul, son père, lui demande de venir le voir sans attendre. Il est à l'hôpital où il vit ses derniers jours. Or, Paul et Antoine ne se sont pas revus depuis vingt ans. Une rancœur profonde mine le père et le fils. Dans ces conditions, comment effacer vingt années de brouille? Comment rattraper le temps perdu alors qu'il n'y a plus de temps? Que peuvent se dire l'un et l'autre à quelques

heures de l'échéance fatale?

Après avoir réglé leurs

comptes, Paul et Antoine

se lancent à corps perdu

réparer l'irréparable.

Un coup de fil, et c'est

Entre père et fils explore la complexité des relations père-fils. L'auteur veut aussi montrer comment chacun, avec ses blessures, peut être amené à s'ouvrir à une autre paternité, la paternité divine, source de conversion et de pardon.

Du même auteur aux Editions des Béatitudes : *La valse des âmes*, 2013

qui leur parlent, soit bêtement, soit brutalement, qui les cachent souvent. Tu te souviens de ces regards furtifs que tu leur lançais, mêlés de dégoût et d'apitoiement. Ces regards que tu détournais, qui passaient vite à autre chose, à plus beau, à plus normal. Dommage que la vie soit à ce point moche, te disais-tu. Ces pauvres enfants qui titubent dans la rue pour aller rejoindre le centre où ils vont coller des enveloppes toute la journée, que vont-ils devenir le jour où leurs parents mourront ? Tu te souviens aussi de ce baiser indécent que tu as surpris entre ces deux jeunes mongoliens, sans retenue, en plein milieu de la rue. C'est impossible vraiment d'imaginer qu'ils s'aiment. Qu'ils se marieront. Pire : qu'ils auront des enfants. Tu t'es même posé la question : à quoi donc peut bien ressembler un enfant de trisomiques ? Toutes ces images horribles sont chassées d'un coup par la proposition que te fait le médecin. Avec un grand sourire qui lui traverse enfin le visage, comme s'il allait te faire un cadeau. Il te dit : il y a une solution pour éviter ce drame, Madame, Monsieur. C'est de recourir à l'IMG. Vous savez, l'Interruption Médicale de Grossesse, qui est en vigueur en France depuis 1975 grâce au Président Giscard d'Estaing. Moi, si j'étais vous... Et puis, vous avez de la chance : l'IMG peut être pratiquée jusqu'au dernier jour de la grossesse, donc cela vous laisse tout le temps de réfléchir... Au revoir, Madame, au revoir, Monsieur. Il te raccompagne rapidement, balançant sa tête de gauche à droite, comme s'il ne voulait pas être remercié pour le cadeau qu'il venait de te faire. Il y a plein de gens qui attendent à la porte. Il faut se dépêcher. On n'a pas dormi pendant trois mois, qui ont semblé trois ans. Nous avons décidé de garder notre bébé. Quentin est né. En fait, il est né deux fois. Le jour où nous avons choisi de le garder. Et ce 28 octobre 1995. Je t'ai laissé ce jour-là un message sur ton répondeur. Pour t'informer, à défaut de te faire partager notre joie. Mais tu

devais être à la chasse au canard ou en voyage. Car tu ne m'as jamais rappelé.

Antoine continua:

- Tu veux que je te donne des nouvelles de Bertille, maintenant? Tu sais, depuis ce jour de l'été 1996 où elle a failli se noyer? Ah non, tu ne savais pas? Ça s'est passé à La Baule. Tu ne l'as pas lu dans *Ouest France* quand tu étais en vacances dans la région ? Elle va bien maintenant, je te remercie. Oh, mais tu sais, cela a été vraiment difficile, ces neuf mois passés à l'hôpital, dont deux en réanimation. Mais à Necker, ils ont été formidables. D'abord, pour nous expliquer ce que veut dire « pronostic vital engagé ». Puis, après, pour nous faire accepter l'opération du poumon. Puis, au cours de ces deux semaines après l'opération, où elle manqua de mourir trois ou quatre fois, je ne sais plus. Tout va bien maintenant. Je te remercie. Bertille est sortie d'affaire. Elle est bonne en classe. Très bonne. Elle fera une grande école, sans doute. Comme toi. C'est dans ses gênes. Tu peux être rassuré. Quant à Alfred, non, sa dyslexie ne s'est pas arrangée. Pas du tout. Tu sais, tu traînes ça comme un fil à la patte, un boulet. Toute ta vie. Ce n'est pas drôle pour un enfant de redoubler une fois. Mais trois fois! Ça laisse des traces.
 - Dyslexique ? Quelles traces ? balbutia Paul.
- Des traces dans la tête. Dans le cœur. Partout. Des coups. Des humiliations des professeurs, des élèves. La sensation d'être nul, de ne pouvoir jamais y arriver. D'être bon à rien. C'est un vrai problème, ça : être intelligent, mais être perçu comme nul par le système, par tout le monde. Tu aurais fait comment, toi, pour gérer cette situation ? Nous, on l'a changé cinq fois d'école. Des écoles de plus en plus loin, de plus en plus chères. La dernière, c'était une pension près de Tours. C'était un rythme à prendre avec les retours le vendredi soir et les départs le lundi

matin. Parfois, c'était terrible pour Alfred : partir, à 5h30, la nuit en hiver. On s'arrangeait pour le conduire. Pas simple. Mais on y arrivait. Tu veux savoir ce qu'il a fait comme études ? Pas brillant non plus. Il avait bien commencé un BTS, mais cela s'est terminé en queue de poisson. Il a trouvé un boulot : barman dans une boîte de nuit. À Pigalle.

- Barman ? À Pigalle ? C'est vrai ?
- Oui, c'est vrai. Tu fais comme tu peux. Évidemment, toi, tu n'as pas connu ça, les problèmes à l'école. Tout a toujours roulé tout seul. Premier de classe depuis ta tendre enfance. Bac avec mention très bien. La même école avec les fils de diplomates et des capitaines d'industrie. Les vacances chez eux à Saint-Jean-de-Luz ou en Bretagne. Puis Sciences Po. Puis l'ENA. C'est bien. Tu en as eu, de la chance! Au fait, on recherche pour Bertille une librairie pour un job d'été. Tu ne connaîtrais pas quelqu'un? Et pour Quentin, une maison pour l'accueillir l'été prochain. Juste quinze jours. Le temps de souffler un peu. Les dernières vacances se sont mal passées. Sophie était épuisée. On ne veut pas recommencer.
 - Sophie ?
- Oui, Sophie, ma femme, ta belle-fille. Ah, c'est vrai, cela fait longtemps que tu ne l'as pas vue. Presque vingt ans. La dernière fois, c'était dans ce petit restaurant de la place Victor Hugo. Nous avions déjeuné tous les quatre ensemble avec Maman. À la fin du repas, je vous ai annoncé que nous allions nous marier, Sophie et moi. Tu t'es levé. Tu as pris Maman par le bras. Et tu es sorti en claquant la porte du restaurant. Tu aurais pu au moins payer l'addition... Et puis, plus de nouvelles. Plus du tout de nouvelles. Je t'avais espéré pour le jour de notre mariage. Il faisait beau. Tu as dû penser que cela devrait suffire. Je pensais vraiment que tu viendrais. Non. Tu n'es pas venu. Pas un mot. Pas un coup de fil. Rien. Rien pendant vingt ans. Rien parce que

- Oui, ton père!
- Mon père, je ne m'en souviens plus. De ce magasin non plus.
- Moi, je m'en souviens bien. De toutes ces vacances passées derrière le comptoir à jouer la marchande. Grand-père, en blouse grise, un crayon sur l'oreille, vendant ses tubes, des quantités de tubes à ces artistes, ces « pauvres » artistes comme il disait, qui venaient de partout. C'est là que j'ai tenu mon premier pinceau. Là que j'ai écrabouillé mon premier bleu cobalt. Où j'ai appris ce qu'était une couleur primaire. Où j'ai acheté mon premier châssis. C'était mon bol d'air à moi quand tu partais le samedi matin à tes chasses. Ah oui, tu n'aimais pas beaucoup me laisser là. Je sais. Dans le commerce de ton père. Car tu avais honte du commerce de tes parents. Des commerçants. Des petits commerçants, comme tu disais avec un sourire moqueur. Tu me laissais au coin de la rue, un peu plus loin. Tu me reprenais au même endroit. Jamais devant. Jamais tu n'es entré. Et, tout de suite, au retour, tu coupais mes récits des journées merveilleuses que je passais là-bas. J'étais émerveillé, tu comprends ? Émerveillé par tous ces tubes en rangs d'oignons avec leur capuchon noir, leur base argentée, gonflés à bloc, que les artistes dévoraient des yeux, qu'ils reniflaient, dès qu'ils entraient dans la boutique. Par ces toiles blanches sur lesquelles ils jetaient déjà tous leurs fantasmes. Par l'odeur des fixateurs concentrée comme des parfums. Par le bruit de la caisse enregistreuse qui sonnait quand elle s'ouvrait. Par les yeux de Grand-père qui s'élevaient au-dessus de ses lunettes pour rendre la monnaie. Par ses « bonjour », ses « au revoir », ses « qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » qu'il lançait aux artistes. C'est là que j'ai d'abord rêvé d'être artiste. En les voyant arriver, tous ces artistes qu'il accueillait. Leur air détaché m'a fait aimer le monde. Ce monde qui, par un étrange mystère, se reflétait dans leurs yeux. J'aimais ce que faisait Grand-père : servir ces gens qui, par leur

art, servaient le monde. Voilà. Alors pourquoi te raconter ça ? Ces vieux souvenirs qui sentent la poussière. La poussière du passé. Oui, sans doute. Car tu ne sais à quel point j'ai été meurtri d'apprendre que tu t'étais débarrassé de tes parts dans ce magasin. C'est encore Noémie qui a colporté la bonne nouvelle... Ton cousin t'a fait du charme et toi, l'homme fort de la famille, tu lui as cédé tes parts. Tu as dû te dire qu'il n'y aurait pas meilleure occasion de te débarrasser de ce passé qui t'encombrait. Pas un instant, tu ne t'es demandé si ton fils dont les yeux étaient remplis de cette joie d'enfant quand tu venais le chercher au coin de la rue d'Assas, pas un seul instant, tu ne t'es demandé si ton propre fils pourrait être intéressé par cette boutique. Non. Rien. Pas un coup de fil. Il faut dire que ma vocation de peintre ne t'avait pas beaucoup touché. C'est le moins qu'on puisse dire! Tu as préféré que je devienne le client de ton commerçant de cousin...

- Le client de mon cousin ?
- Oui, le client d'André, ton cousin. Dont les fils sont maintenant derrière le comptoir. Ils ont bien développé l'affaire. Ça marche pour eux. Après la rue d'Assas, ils ont ouvert la rue de la Croix Nivert, puis la rue de Rennes l'année dernière, sur deux étages.

Le médecin venait d'entrer. Un médecin à l'air autoritaire dont la visite éclair laissait penser qu'il connaissait le diagnostic. Un coup d'œil sur le visage de monsieur Lefort. Un autre sur la courbe de température. L'affaire était entendue. Il tourna les talons et passa à la chambre suivante.

- Relève-moi un peu Antoine, je te prie.

Antoine n'entendit pas la demande de son père. Pas du tout. Car il était décidé à n'écouter que ce qu'il voulait dire à son père. À continuer sur sa lancée. À aller plus loin. À frapper plus

fort.

Ainsi, il était préoccupé maintenant par ses bras qu'il regardait fixement. Ses bras. Allait-il le faire ? Allait-il lui montrer ? Allait-il lui dire ? Oserait-il aller jusque-là ? Il fixa ses bras un long moment. Bien cinq minutes. Puis il releva les yeux, déterminé, décidé. Il tendit ses bras devant son père. Serra les poings, comme pour tester sa force. Remonta tout doucement les manches de sa chemise. S'approcha de Paul, très lentement. Parcourut ainsi le mètre qui les séparait. Il exhiba ses avant-bras, puis ses bras qu'il venait de découvrir. Des bras parsemés ici et là de points brunâtres. Au milieu, des zones blanches qui ressemblaient à des marques de pansements très anciennes. De grands pansements, sans doute, qui avaient laissé leurs auréoles grises. Antoine montrait ses bras à son père. Les lui laissait devant les yeux. Paul fronça les sourcils devant ces points bruns qui avaient dû être rouges. Devant ces cicatrices qui n'en étaient plus. Qu'on voyait sans vraiment les voir. Il fut dégoûté. Détourna le regard. Puis fut obligé d'y revenir car Antoine insistait en lui tendant à nouveau ses bras. Il les faisait glisser encore et encore sous les yeux de son père qui ne comprenait pas.

– Relève-moi, s'il te plaît. J'ai mal.

Antoine n'entendait toujours pas son père. Il regardait ses propres bras qu'il continuait à lui montrer. Des minutes interminables où il faisait rôder ses bras sous le souffle coupé de son père. On n'entendait plus que le goutte-à-goutte qui coulait du sac. Et encore. Paul avait à présent le nez sur les bras d'Antoine qui se rapprochaient. Sur ces points qui paraissaient plus nombreux quand on approchait le regard, alignés, en vrac, en quinconce. Qui avaient dû être purulents, il y a bien longtemps. Ils ne sentaient plus rien aujourd'hui. Ils étaient parfaitement secs. Seulement lourds d'un passé que Paul, en cet

Que tu as eu déjà beaucoup. De belles fonctions, un beau salaire, des honneurs, une voiture de fonction, des gens à tes pieds, tout le temps. Que tu as eu assez. Trop sans doute. Qu'il faut maintenant laisser la place aux autres. À plus jeune. À meilleur que toi.

Paul s'arrêta. La bouche ouverte. Il faillit continuer. Dire quelque chose qu'il ne pouvait pas dire. Il reprit. D'une voix grave, hachée, douloureuse :

- C'est à ce moment-là que ta mère m'a quitté. À ce moment-là. Le lendemain de ce fameux jour où je suis rentré saoul comme un ivrogne. J'étais tombé si bas. Moi qui avais été si haut. Impossible à voir, à regarder, à supporter. Impossible. Un mot ou plutôt sept mots griffonnés sur la table de l'entrée : « Je n'en peux plus. Je te quitte. »
 - Ah, c'est ce jour-là qu'elle est partie ?...
- Oui, ce jour-là, il y a onze ans. Le 22 avril 1997. Je t'ai appelé ce soir-là. Mais tu n'as jamais répondu. Tu ne m'as jamais rappelé. Tu n'as jamais entendu mes appels à l'aide, les « au secours » que je t'ai lancés. Pourquoi ? Pourquoi, Antoine ?

Les appels de son père, Antoine s'en souvenait. Les messages qu'il avait laissés sur son répondeur, il les entendait encore. La voix de son père qui n'avait rien à voir avec la voix de son enfance, ni même celle du restaurant qu'il avait quitté avec fracas, le jour où il lui avait présenté Sophie. Sa voix sur les messages était courte, plaintive, épuisée. Elle ne disait pas clairement les choses. Elle ne voulait pas dire les choses. Antoine avait effacé les messages les uns après les autres. Pour ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir de son père. Il avait voulu un moment réécouter un des messages dans lequel il avait perçu quelque chose d'inhabituel qui l'étonnait. Une sorte

d'ouverture dans le fond de la voix. Mais c'était difficile de revenir en arrière. Trop douloureux. C'était impossible. Se rappeler son père. Ses absences. Ses abandons. Reprendre le fil des choses. Raccommoder. À quoi bon ? Et puis, aider son père... C'était absurde. On n'aide pas son père. On peut lui demander de l'aide, du secours même, de l'argent. On peut éventuellement lui demander comment il va, si tout va bien. Mais on n'aide pas son père. Un père n'a pas besoin d'être aidé. C'est ce qu'avait dit et répété Antoine à la gardienne qui l'avait appelé pour lui dire qu'elle ne voyait plus Paul descendre, qu'il entrebâillait la porte quand elle lui amenait le courrier. Antoine se revoyait écouter les messages du répondeur. Il les avait finalement tous effacés. Comme on met une croix définitive sur quelque chose qui vous fait mal. C'était bien ça. Antoine avait voulu mettre une croix sur son père. Son père qui avait été à l'origine de ses blessures. Ce père si absent que les images remontaient à sa mémoire avec des efforts infinis. Il mélangeait les images de son père. Elles étaient floues. Opaques. Quelquesunes parsemées par ci par là. Alors, à quoi bon aider ce père qui avait été si peu présent ? Pourquoi avait-il besoin de lui ? À quoi bon tandis qu'il avait maintenant effacé tous les messages du répondeur?

Et pour ta mère ? Pourquoi n'as-tu rien fait ? questionna
 Paul, soudainement, de façon pressante.

La mère d'Antoine avait brusquement quitté Paul. Cela, il se le rappelait. Elle l'avait appelé avant d'écrire ce mot : « Je n'en peux plus. Je te quitte. » Au téléphone, sa mère lui avait dit la même chose. Elle l'avait répété plusieurs fois, dans des cris de douleur, noyée dans des larmes sans fin. Elle s'était réfugiée chez son fils le soir même. Il l'avait prise chez lui, pour dîner, pour passer cette première soirée, cette première nuit. Antoine

l'avait écoutée longuement. En fils d'une mère. Il l'avait consolée. La douleur de sa mère n'avait pas apaisé sa douleur à lui. Elle avait au contraire nourri sa propre colère. Celle-ci avait redoublé quand, plus tard, Antoine perdit sa mère. Au point qu'à partir de ce moment-là, il ne pouvait plus penser à son père qu'en des pensées abjectes. Un profond mépris l'avait envahi. Antoine ne voulait plus du tout voir son père.

– Que sais-tu de tout ça, Antoine ? Sais-tu la vérité ? Sais-tu réellement ce qui s'est passé ? continua Paul, insistant.

Paul parlait à peine, mais ses paroles résonnaient fortement dans cette chambre d'hôpital. Comme l'écho qui se heurte aux parois d'un cirque montagneux. Elles pénétraient lentement, péniblement l'esprit d'Antoine. Lui qui, depuis longtemps, s'était fermé aux paroles de son père. Que savait Antoine de tout ça ? Savait-il la vérité ? Oui, au fait, savait-il réellement ce qui s'était passé ? Là encore, Antoine avait envie de dire « pouce », « joker », « ça ne m'intéresse pas », « ça ne me regarde pas », « ce sont tes affaires », « est-ce que tu te rends compte de ce que tu m'as fait à moi, ton fils. » Mais son père était là, sous ses yeux, en train de mourir.

- La vie conjugale n'est pas un long fleuve tranquille, dit Paul pour enfoncer le clou.
 - Je ne comprends pas, répondit Antoine.
 - Tu ne comprends pas ou tu ne veux pas comprendre?
 - Comme tu voudras. À quoi bon tout se dire ?...
 - Mais je ne te dis pas tout.

Paul ne disait donc pas tout. Un flot d'images traversa alors Antoine. Des bribes d'histoires qu'il avait entendues ici et là. Il avait tendu l'oreille. Mais jamais plus. Des histoires très anciennes. Des choses lointaines, si lointaines que le temps avait fait son œuvre. Un souvenir. Celui de sa mère qui était

Il alla prendre la chaise. Toujours oppressé par les fêlures qui continuaient à crier. La ramena près de Paul. S'assit. Une accalmie survint. Envahit bientôt la pièce. Sept mots le déchirèrent :

– Je sais ce que nous allons faire.

Paul tourna la tête vers son fils. Le regard sonné. Les yeux exorbités. Dans ces sept mots prononcés par Antoine, il ne reconnut pas la voix de son fils qui, il y a quelques minutes encore, déversait sa colère. La source de reproches était en train de se tarir. Un semblant de lien voulait prendre la place des cassures. L'entreprise de démolition touchait à sa fin. On attendait les grosses pelleteuses pour aplanir le terrain. Pour reconstruire. Ce serait long tant il y avait partout, épars, des blocs immondes.

S'ensuivit un silence de mort. Les sept mots circulaient entre les yeux. Ceux d'Antoine, remplis de ce qu'il voulait dire à son père. Ceux de Paul, interrogeant, quêtant dans le regard de son fils le moindre indice. Il se passa un long moment. Comme un hiver laborieux qui n'en finit pas. Pourtant, avant-hier était le dernier jour de l'hiver et mars montrait plus que le bout de son nez. Mais il fallait se rendre à l'évidence : le printemps était hésitant et même si Pâques approchait, l'hiver faisait de la résistance. On avait cru voir des bourgeons dans le parc. Mais étaient-ce ceux de l'année dernière ? Ou ceux de la saison ? L'hiver durera toujours, se dit-on un jour, nappés de désespoir. Il n'en finit pas de durer. De durer une éternité. Et on rentre chez soi, pétri de cette vision d'horreur. Se disant, se redisant que l'hiver est toujours trop long. Et que peut-être, cette fois-ci, il durera toujours. Pourtant, un matin, parfois même le lendemain matin de ce jour funeste, on s'aperçoit qu'il n'en est rien. Il a accusé une reculade, l'hiver que l'on croyait éternel. Il sent moins fort. Ses couleurs ne sont plus les mêmes. C'est comme s'il était parti en week-end. Laissant ses affaires. Parti avec un rien qui est l'essentiel. Et la moindre fleur éclose de son bourgeon fait alors tout oublier. Le printemps est bien là, qui avance, qui ne cesse d'avancer. L'hiver ne reviendra pas. Peut-être même qu'il ne reviendra jamais.

Après un long moment, un très long moment, Antoine se pencha vers son père. Il tâta le drap de sa main tremblante. Trouva l'autre main tremblante. Celle de Paul. Il voulut la saisir à travers le drap du lit. La sienne résistait un instant à la prendre. Celle de Paul à se donner. L'instant fut bref. Mais cette brièveté dura. On l'oublia bientôt. Les deux mains se trouvèrent après s'être longtemps cherchées. Après avoir hésité. Elles donnèrent enfin. L'une ramena l'autre vers le bord du lit. Comme on ramène à l'air libre un explorateur en perdition au fond d'un gouffre. Avec du temps. De la sueur. De l'angoisse. La tentation d'abandonner les recherches. De laisser tomber ce fou irresponsable qui coûte cher à la société. La main d'Antoine ramena la main de Paul jusqu'à la sortir du drap. Une main dévoila l'autre. Elles se dévoilèrent. L'une, puis l'autre. La main du fils tenait la main du père. Deux mains dissemblables qui se ressemblaient pourtant. Le regard du père, le regard du fils contemplaient ce qui se passait. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Des yeux affolés. Des yeux énormes qui fixaient ces deux mains qui se touchaient, qui se tenaient, qui se mêlaient. Ils ne reconnaissaient plus leurs mains. Semblaient prendre l'autre pour la leur. Leurs mains qui leur échappaient. Ils n'arrivaient plus à les reconnaître, à les rattraper, à les arrêter. Ils ne parvenaient plus à leur dire « stop », « c'est fini maintenant », « c'est terminé », « ça suffit, on rentre ». Leurs mains

- Oui, je sais, répondit Paul. Mais avant, je l'avais donnée à Antoine.
- Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu l'as donnée à Antoine. Tu me l'as donnée. Tu l'as donnée deux fois, en fait, dit-elle en comptant sur ses doigts, avec de violents mouvements de tête et des yeux qui gonflaient.
- Oui, c'est cela, confia Paul, d'un ton coupable, très doucement, pour essayer de débrouiller l'affaire. Mais d'abord, elle était à Antoine. Tu sais bien qu'Antoine adorait cette bibliothèque. Il a lu tous ces livres. Tu te souviens bien d'Antoine, dans le canapé du salon, qui avait toujours un livre à la main. Il n'entendait même pas quand on lui parlait. Ce sont ces livres qui l'ont fait grandir. Il a puisé là-dedans tout ce qui lui a permis d'être ce qu'il est aujourd'hui.
- Pfff... Il est quoi Antoine aujourd'hui ? Un artiste, non ?
 Paul considéra Noémie qui assumait totalement son propos.
 D'ailleurs, elle renchérit :
- C'est du passé tout ça. Du passé. Antoine n'a plus besoin de ces livres. Il a ses pinceaux, ses tubes de peinture, ses promenades au Louvre et tous ses copains en chapeau. Il n'en a pas besoin de ces bouquins. Et puis, c'est le centre de mon salon, ce meuble. Tous ceux qui entrent ici l'admirent. Et à Bruno, qu'est-ce que je vais lui dire, moi ?
- Il ne s'agit pas du meuble, Noémie. Mais des livres.
 Seulement des livres. Tu pourras y mettre autre chose. Des bibelots par exemple. Ou des photos.

Noémie fit la moue. Elle détestait les photos. Il n'y en avait aucune dans son salon. Même pas la photo de son mariage où, pourtant, il avait fait un temps radieux et où il y avait eu du beau monde. Elle réfléchit. Sembla se calmer un instant. Mais reprit de plus belle :

– Je ne comprends pas. De quel droit supérieur reprendrais-tu

cette bibliothèque que tu m'as donnée, et j'insiste, pour la redonner à Antoine ?

- Mais tu connais bien l'attachement d'Antoine à ces livres. Oui, je te l'accorde, quand je te l'ai donnée, ça n'allait pas entre Antoine et moi. Pas du tout. Je t'ai appelée. Je t'ai dit que j'aimerais te donner ma bibliothèque. Tu as accepté. Je n'ai pas réfléchi, Noémie, à ce que je faisais. Et toi non plus d'ailleurs. Tu savais ce que je reprochais à Antoine. Tu aurais pu te douter que je lui ferais mal en te donnant ces livres. Non ?
- C'est loin tout ça, tu sais. Très loin. Je ne me souviens de rien. Sinon que ça nous a pris deux jours pour réinstaller tous ces livres et t'en débarrasser.
- M'en débarrasser. C'est exactement ça. Sauf je ne voulais pas me débarrasser des livres, Noémie. Mais d'Antoine.

Noémie se leva. S'approcha du meuble. Regarda les livres. Les toucha. Comme elle aimait toucher son sac en croco qui trônait sur la table basse avec un foulard nouée à la bandoulière. Elle sortit quelques livres. Sembla les compter. Les découvrir. Son envie croissait. Elle voulut subitement s'accrocher à ces livres pour lesquels elle n'avait eu jusqu'ici que de l'indifférence, presque du mépris. Ses gestes s'habillaient de regrets. De questionnements. Elle semblait revoir tel livre dans les mains de son frère. Elle se retourna. Chercha le canapé où Antoine se réfugiait autrefois. Son père le lui avait donné aussi avec la bibliothèque. Parfois, elle s'asseyait à côté de lui. Elle lui parlait. Il ne l'entendait pas. Elle essayait de comprendre. Un jour, elle en eut assez de ce frère qui restait muet, plongé sans arrêt dans ses bouquins. Elle lui arracha son livre de ses mains. Un Mauriac. Un de ses préférés. Il cria. Il la gifla. Elle se rappela en cet instant la gifle qu'il lui avait donnée. Elle se tâta la joue. La joue gauche. Celle-là même où il l'avait giflée. Elle

lui en avait voulu. Longtemps. Peut-être même encore aujourd'hui.

Noémie se rassit. Chercha quoi faire par un hésitant mouvement des mains. Elle ne savait que faire. Que dire à son père qui lui faisait cette demande insistante. Qui la suivait du regard. Elle sentait que Paul s'impatientait. Il soupira. La réserve d'énergie qui l'avait mené ici, jusqu'à elle, touchait à sa fin. Il fixa sa fille. Elle détourna son regard. Ressentit comme une agression. Eut l'impression que son père voulait lui reprendre ce meuble, comme son dentiste qui lui avait arraché récemment une dent. Violemment. Elle avait détesté ça. Elle avait eu très mal. Elle avait souffert le martyre.

 Non. Non. Je ne veux pas. C'est ma bibliothèque. Ce sont mes livres. Tu me les as donnés.

Noémie se leva à nouveau. Se toucha la joue, là même où le dentiste l'avait opérée. Fit comme si elle voulait raccompagner son père à la porte. Le mettre dehors. Dans un ultime effort, Paul se leva. Se mit en travers. Courbé par l'âge, par la maladie, sa tête atteignait les épaules de sa fille. L'un et l'autre, au même instant, se souvinrent. Des souvenirs anciens, contraires à ce qu'ils vivaient aujourd'hui. Lorsque Noémie, sa préférée, venait se blottir dans ses bras. Il la serrait longtemps, sa petite tête à elle contre sa grande épaule à lui. Cela durait un temps infini, l'été, sur les grands transats du jardin, tandis qu'Antoine faisait sa sieste dans la maison. Noémie voulut faire fuir tous ces souvenirs qui lui passaient par la tête. Elle devina que les mêmes images traversaient la mémoire de son père.

- Non, Papa, c'est fini, c'est loin tout ça.
- S'il te plaît, ma chérie. Je te le demande, insistait Paul, en appuyant davantage encore sa tête sur le cou de sa fille.

Noémie fut désarmée par ce que lui disait son père. Par ce qu'il

soutenait comme un bâton retient une plante courbée par la tempête, presque anéantie, pas tout à fait. Les fils d'André n'auraient jamais imaginé que pareille scène puisse se dérouler sous leurs yeux, dans ce magasin à l'ordinaire si tranquille. Ils ne connaissaient pas cette histoire ancienne qui ressurgissait par le trou de la serrure. Elle dévasta l'image qu'ils avaient de leur père.

Paul avait fini de parler depuis déjà cinq minutes. Raidi dans sa chaise, celle que son père occupait autrefois, il attendait qu'André lui réponde. Une réponse qui serait vive, violente certainement. Qui appellerait à en venir aux mains, au duel peutêtre, au pugilat. Mais rien. Rien ne vint. Seulement un silence qui assourdissait tout. Alors, comme rien ne vint, Paul se leva. Il quitta le bureau, suivi d'Antoine. Il traversa le magasin, d'un pas majestueux. Il sortit. Enfin la lumière au bout du tunnel, pensat-il. Il regarda le ciel. L'air, agréable, lui caressait les tempes. Il eut la sensation d'avoir ordonné sa tête. D'avoir rétabli quelque chose qui clochait. D'avoir redressé une route tortueuse. Sur cette route, marchait désormais Antoine qui était derrière lui.

Dans la voiture, au retour, l'un n'eut même pas à dire à l'autre : « Mission accomplie ». Dans le silence, Paul fredonnait un air qui semblait remonter loin. Un air de ses vacances en Ardèche qui lui redonnait vie, lui qui retournait sur son lit de mort. Il ouvrit la fenêtre. Sortit son bras, puis sa main. Mit la tête dehors pour capter l'air presque chaud qui, en ce début du printemps, envahissait Paris. Il fredonnait encore. Chantait maintenant. Profitait de la présence de son fils à ses côtés. Il la trouva bienfaisante. Il n'aurait jamais pensé qu'Antoine eût été un jour son complice. Des complices, Paul en avait eu beaucoup dans sa longue vie d'affaires. Mais son fils. Son fils qui le ramenait maintenant après l'avoir conduit *Aux mille couleurs*. Son fils

qui avait été derrière lui dans le bureau d'André. Qui lui avait donné la force de parler. De tout lâcher à André. Antoine, posté dans son dos, lui avait donné en secret des munitions. Lui avait soufflé des mots. À un moment, Paul s'était retourné vers Antoine. Il avait hésité à poursuivre ce qu'il disait à André. Car cela commençait à lui faire mal, à lui aussi, tandis qu'il dégainait ses flèches. Antoine, d'un simple coup d'œil, lui avait donné ce qui lui manquait. Et Paul avait pu poursuivre face à André son *J'accuse*.

Jamais Paul n'avait imaginé que cela fût possible. Que son fils l'aidât en quoi que ce soit. Il avait toujours refusé son aide. Il refusait quand, autrefois, Antoine lui demandait s'il pouvait changer une ampoule. Ou, pire, lui laver sa voiture. Il préférait la confier au garagiste du coin de la rue. Assis là, à côté de son fils, Paul se rappela ce jour où il découvrit sa voiture couverte de rayures. Des rayures de clefs. Ses clefs à lui, Paul. Ses propres clefs qu'Antoine avait prises pour saboter la voiture tant chérie de son père. Antoine s'était juré de le faire depuis que son père avait refusé pour la énième fois qu'il la lavât. Comme il était loin et proche en même temps, ce souvenir refoulé. Paul avait refusé ce que son fils, naturellement, lui avait demandé. Comme la becquetée qu'un oiseau mâle met dans le bec de son petit, s'égosillant de cris. Au fur et à mesure que s'accumulaient tant d'incompréhensions, tant de manques, tant de refus, Antoine était peu à peu tombé du nid et s'était fait mal.

Mercredi

C'était le troisième jour de la semaine. Le jardin de la maison Pauline s'était métamorphosé. L'herbe en bataille se couvrait maintenant d'un tapis de jonquilles, de crocus et de primevères qui ne faisaient plus douter : le printemps était bien là et il se mettait en quatre pour qu'on oubliât l'hiver.

Paul était prêt avant l'heure.

– En route, lui lança Antoine.

Paul se leva, sans hésitation cette fois, l'air décidé. Il s'était laissé convaincre. Pas facilement. Même si l'idée lui plaisait. L'amusait. Même s'il en avait très envie. Car ces souvenirs l'agitaient régulièrement. Le rongeaient.

L'immeuble de la Confédération patronale des entreprises du bâtiment et des travaux publics se trouvait à deux pas des Champs Élysées, dans une rue adjacente. Paul et Antoine n'avaient pas pris rendez-vous.

– Bonjour Madame, nous venons voir madame Pilorge, s'il vous plaît.

Françoise Pilorge était la secrétaire générale de la Confédération depuis dix ans maintenant. En tant que président d'une des sociétés les plus importantes du secteur, Paul avait été logiquement son prédécesseur dans cette fonction hautement honorifique.

- Mais vous aviez rendez-vous?
- Oui, enfin non, vous savez, je suis Paul Lefort, l'ancien secrétaire général.
 - Ah oui, répondit la réceptionniste, faisant mine de savoir.

Il y eut une discussion au téléphone entre l'accueil et le bureau de madame Pilorge. Il fallut attendre. Il fallut rappeler. Finalement, au bout d'une heure, une femme, avec plein de

- Messieurs Lefort ? leur lança un homme emmitouflé dans une combinaison vert kaki, des Ray-ban sur le nez.
 - Oui, c'est nous.
- C'est votre premier saut en parachute ? demanda l'homme avec un ton à demi rassuré.
 - Oui, le premier.
- Bon, très bien. Et vous, Monsieur, vous sautez aussi ?
 demanda-t-il à Paul.
 - Oui.

L'instructeur dévisagea Paul. Il n'était pas habitué à ce genre de client du troisième âge. Mais il se dit que cela devait être comme pour la conduite ou pour entamer des études : il n'y a pas de limite d'âge. Il lui reposa quand même la question :

 Vous êtes certain ? Vous savez, il fait froid en haut. Ça chahute dans l'avion. Et la sortie de l'avion, pas simple. Plutôt brutal.

Paul sortit de sa poche une carte verte aux couleurs passées par le soleil. Elle était presque déchirée en eux. On lisait mal ce qui était écrit dessus. L'homme s'approcha, toujours rempli de doutes. Consentit à retirer ses lunettes. Se pencha dessus, aveuglé par le soleil.

 Ah oui, en effet, dit-il en reculant, avec du respect dans la voix.

Paul lui avait montré sa carte d'appartenance au 2° régiment étranger de parachutistes de la Légion étrangère. Celui-là même qui avait sauté sur Kolwezi le 13 mai 1978. Paul y avait effectué son service militaire.

– Bien. Décollage dans quinze minutes. Laura va vous donner le matériel.

Antoine leva péniblement la tête, lourde d'appréhension. Il faisait chaud à cette heure sur ce tarmac amateur. Et lui grelottait. La peur commençait à monter et lui serrait les

mâchoires. Laura, une jeune fille brune à l'allure d'hôtesse de l'air, lui redonna confiance, l'accueillant avec un large sourire. Ce même sourire qu'a l'équipe de cabine lorsqu'elle fait les démonstrations de sécurité devant les passagers paniqués. Le sourire de Laura était bon à prendre. Elle donna à Antoine la fameuse combinaison kaki et son parachute, indispensables pour le saut en chute libre.

– Comme ça vous va bien! dit l'instructeur qui débarqua avec des objets pleins les mains. Bon. Je vais maintenant faire un peu de théorie et vous expliquer comment cela va se passer. Nous allons d'abord décoller. Dans le petit avion qui nous attend làbas. Puis monter à quatre mille mètres environ. Cela prendra quinze minutes. Puis, lorsque nous aurons atteint cette altitude, nous ouvrirons la porte de l'avion. Et chacun sautera en tandem avec son moniteur. Qui veut sauter le premier?

Tous les participants se regardèrent. On leur demandait un acte de courage.

- Moi! répondit Antoine, qui se surprit.

Le moment arriva plus vite que prévu. On appela les aventuriers à monter dans l'avion. En file indienne, ils grimpèrent par la modeste passerelle. Ce fut un très gros effort physique pour Paul. À l'intérieur, les passagers s'assirent sur des bancs, dos au pilote, collés aux hublots. Puis chacun s'accrocha à son moniteur. Paul était derrière Antoine. Il passa autour de lui les harnais. Serra les crochets. Décollage imminent. Le moteur n'avait pas le bruit d'un avion de ligne. Il ronflait terriblement, encouragé par le mouvement des hélices. En quelques minutes, on avait gagné le ciel. Silence de mort parmi les passagers. Des rictus sur les visages. Antoine regardait dehors le paysage qui devenait microscopique. Paul était impassible. Son visage était beau, à la lumière du soleil qui venait taper l'avion. Il était collé

à son fils. Il l'avait presque dans les bras.

Paul se rappela Kolwezi. Ses deux camarades légionnaires qui avaient été tirés comme des lapins lors de l'assaut. Son atterrissage victorieux sur l'immeuble de la radio zaïroise. Cela l'avait beaucoup marqué. Il y pensait souvent. D'où les phrases incessantes qu'il avait répétées à Antoine toute sa jeunesse, comme pour conjurer la peur ou pour magnifier son courage : « Je t'emmènerai un jour sauter en parachute. Toi et moi. Tous les deux tout seuls. » Un désir vain. Qui avait laissé Antoine sur sa faim. Antoine se l'était mise en tête, cette phrase que Paul lui avait tellement répétée. Et puis, rien. Rien. Jamais rien. Il n'y eut jamais rien. Que de la frustration qui se mordait la queue.

– On ouvre! cria l'instructeur.

Soudain, la porte s'ouvrit sur le côté de l'avion. Antoine eut un haut le cœur. L'instructeur lui fit un signe. Antoine essaya de se retourner pour regarder Paul. Il ne pouvait pas, harnaché qu'il était à son père. Il essaya à nouveau de regarder son père. De lui demander quelque chose. Il n'y arrivait pas. Et il fallait y aller. Paul le poussait, peu à peu, vers la sortie. Antoine freinait. Le vide grandissait devant lui. À ses pieds. Il leva la tête comme on le lui avait appris. Il ferma les yeux. Ne voulait plus voir. Se laissa faire. Il sentit Paul dans son dos. Tu peux y aller, Antoine. Tu peux y aller, mon fils. N'aie pas peur.

Antoine ne le laissa pas finir. Cela lui suffisait. Il avait eu ce qu'il voulait. Il sauta dans le vide qu'il ne voyait pas. Flotta. Avec Paul, au-dessus de lui, qui recouvrait ses cris. Paul étendit ses bras sur Antoine. Puis, quelques secondes après, le parachute s'ouvrit, et le père et le fils s'envolèrent d'un coup, happés dans l'atmosphère. Après la tempête, vint l'accalmie. Antoine ouvrit les yeux. Regarda en bas le paysage qui était encore loin. Il sentit alors le corps de son père qui était collé

chacun à la cantonade. S'assit près d'Antoine.

- Alors, comme ça, vous vous connaissez depuis longtemps, lança Paul à l'un et à l'autre.
 - Combien de temps exactement ? interrogea le père Étienne.
 - Vingt-quatre ans, répondit Antoine.
- Ah oui, c'est ça, vingt-quatre ans, répéta le prêtre, longuement, pour souligner le chemin qu'ils avaient parcouru ensemble.

Le sourire quitta le visage du père Étienne. Il sembla replonger dans ce passé lointain qui, pour Antoine, avait été un enfer. Paul dévisageait le prêtre. Il voulait goûter à la bienveillance qui s'offrait à lui. Là. En cet instant. Comme tout à l'heure, lorsqu'il l'avait rencontré à la sacristie. Antoine avait sans doute dû beaucoup lui parler. Les regards qu'ils s'échangeaient révélaient leur complicité. Leur filiation.

 Moi, je suis malade. Très malade, lança Paul au père Étienne qui, pourtant, ne lui avait rien demandé.

En disant cela, Paul voulut tout dévoiler de lui. De sa vie qui se résumait à cette maladie qui le rongeait. Il n'était qu'un être malade.

Et il ajouta:

– Je n'en ai plus pour longtemps, mon Père. Vraiment plus pour longtemps. Je suis cuit, comme on dit. Cuit!

Le prêtre prit un air grave.

- Ah! Je ne savais pas. Je suis désolé. Antoine ne m'a rien dit.
- C'est normal qu'il ne vous ait rien dit. Il ne le savait même pas il y a une semaine. On ne se voyait plus depuis vingt ans. C'est moi qui ai appelé Antoine pour le revoir. Une envie naturelle quand on se sent partir. L'envie de tout effacer. Comme ces vieux mots sur une ardoise. Ces escarres qui vous bouffent depuis tant d'années. Dont vous n'arrivez pas à vous débarrasser. Qui sont en vous. Qui ne vous lâchent plus.

Le père Étienne considérait Paul avec bonté. Son regard le scrutait. Il restait silencieux. Un silence qui abondait de paroles. Les paroles que Paul n'avait jamais entendues jusque-là. Au cours de ces quinze années de désert, il avait pourtant cherché. Cherché. Cherché longtemps. Ici. Là. Partout. Il avait cru trouver. Une personne, une autre, encore une autre, des quantités de personnes qu'on lui avait indiquées. Qu'on lui avait recommandées. Vivement. Elles l'aideraient sûrement. Elles le sauveraient. Mais tout avait été recouvert bientôt par le découragement. Il n'y avait rien de pire que chercher et ne pas trouver. Mais là, il ne s'agissait plus de lui, Paul. Mais d'Antoine. « Le père Étienne m'a sauvé », lui avait-il confié à l'instant. Et cela le rendait infiniment heureux. Sa vie subitement s'effaçait devant celle de son fils. Elle l'aspirait. Il n'avait plus à se tourmenter pour lui-même. « Mon fils est sauvé », répétait-il en boucle dans sa tête. Et ses préoccupations se déliaient. Se délitaient. Des courants chauds glissaient de lui à Antoine, irrésistiblement. Paul abandonnait. Il s'abandonnait à son fils. Il retrouvait dans Antoine ce qu'il n'avait pu résoudre lui-même. Il était bouleversé en regardant Antoine. Tellement lui et tellement autre en même temps. Et le père Étienne, là, entre les deux, tuteur sur lequel poussait et grandissait Antoine.

Le prêtre continuait à distiller des éclats de lumière dans ses paroles, dans son sourire, dans ses yeux qui ne regardaient que vous. Une lumière qui ne vous quitte plus. Qui vous nourrit. Qui vous enveloppe. Qui vous inonde. Qui vous fait revivre. Antoine semblait vivre de cette lumière qui lui avait tant manqué. Paul réalisa qu'elle lui avait manqué à lui aussi, sans doute au même moment. Ils avaient erré l'un et l'autre, sans le savoir. Cette vision le glaça. Il se revit, sortant de chez lui, tard le soir, pour ne pas être vu. Marcher à pas claudiquant dans son quartier

désert, au milieu des ombres des chats et des réverbères, à la recherche d'un rien, qu'il pensait être un tout et qui le tenait en esclavage. Et il voyait Antoine, au même moment, le même soir, dans la solitude noire de sa chambre, face à lui-même, face à sa vie, face à son mal-être qui lui devenait insupportable, céder une nouvelle fois aux mirages d'une quête qui lui faisait de plus en plus mal. Antoine cherchait lui aussi. Les mêmes choses que son père. Pendant de longs mois, plusieurs années, ils avaient été l'un et l'autre ainsi, chacun de leur côté, se racontant des histoires, les leurs, indéfiniment. Des histoires sans fin, sans issue, qui finissaient à chaque fois très mal. Paul frissonna, trembla de tout son corps quand il se revit, éperdument seul, à quelques encablures de son propre fils, l'un ignorant l'autre, l'un et l'autre vivant et mourant des mêmes maux, se jetant dans des abîmes de souffrance qu'ils auraient pu éviter si seulement ils s'étaient simplement regardés, parlés, retrouvés. S'ils avaient réalisé qu'ils recherchaient les mêmes choses, les mêmes causes. S'ils s'étaient seulement croisés. Tandis qu'ils étaient si proches l'un de l'autre. Si proches. Mais non. Au cours de ces mêmes années, peut-être au cours de ces mêmes nuits, l'un et l'autre avaient descendu le même chemin sans fond, les mêmes marches, si hautes qu'elles ne laissaient aucun espoir de remonter en arrière, attirés par le même horizon mortifère qu'ils ne voyaient même pas. Si seulement ils s'étaient rencontrés au coin d'une rue, se dit Paul. Si seulement ils s'étaient rendus compte qu'ils marchaient côte à côte, l'un derrière l'autre dans cet escalier. Mais le colimaçon était trop étroit, trop tordu, trop vicieux. Et la rencontre n'eut pas lieu.

C'était aujourd'hui qu'avaient lieu les retrouvailles. Paul et Antoine, là, assis dans ce troquet. Au coin d'une rue justement. Reliés par la présence du père Étienne. Celui-ci souriait à l'un et

Antoine était au premier rang, à gauche. Noémie de l'autre côté. Sophie et les enfants s'alignaient près d'Antoine. Quentin tournait autour du cercueil de Paul, indéfiniment. Il le caressait par endroits. Sentait les roses qui le fleurissaient. Il articulait des paroles qui ne sortaient pas. Il couvrait cette boîte de ses yeux tristes. Il montait une sorte de garde autour de Paul. La messe fut belle comme toutes les messes du père Étienne. La demi-heure qu'il avait passée avec Paul dans la sacristie et au café lui avait suffi pour saisir sa personnalité. Pour parler de Paul dans son homélie comme s'il l'avait toujours connu. Tout allait de soi, tout était facile, logique, notamment en ce temps de Pâques. Et le père Étienne leva bien sûr les yeux au ciel au moment de l'offertoire. Les paroles qu'il prononça doucement furent très appuyées. Comme s'il disait quelque chose de plus.

Antoine s'aperçut, au moment de la bénédiction du corps, qu'il y avait là un tas de gens qu'il ne connaissait pas. Sans doute les anciens camarades de l'ENA que son père avait perdus de vue. Mais aussi des gens qui ne lui disaient rien du tout. Des hommes surtout, d'origines diverses, mal habillés, de tous âges. Des jeunes, des moins jeunes. Mais surtout des gens mal habillés. Antoine comprit quand vint le temps des condoléances. Il y eut les mots froids et convenus des camarades de l'ENA. Et puis, ces mots chaleureux de tous ces gens qu'Antoine avait repérés. C'étaient des habitués de l'association *Venez et mangez*, *Venez et buvez*. Tous ces gens que Paul avait sans doute accueillis dans ce local de fond de cour, peut-être chez lui aussi, comme Céline.

Antoine fut d'abord troublé, puis bouleversé par ce que lui dirent plusieurs d'entre eux, en le serrant dans leurs bras :

- Paul était un père pour moi!
- Vous ne pouvez pas savoir combien Paul fut un père pour

moi.

- C'était mon père. Un vrai père.
- Comme vous avez de la chance d'avoir eu un père comme Paul ! Moi, il a remplacé le père que je n'ai jamais eu.

Le dernier de la file, un homme rabougri, usé par une vie qui avait dû être sans pitié, s'approcha d'Antoine. Il tenait dans sa main une image. Une image en couleurs qu'il donna à Antoine, refermant sa main sur celle d'Antoine un long moment, pour marquer l'importance de la chose.

 C'est votre père qui me l'a donnée. En me demandant de vous la donner un jour, si j'avais l'occasion de vous rencontrer.

Antoine ouvrit sa main, retourna l'image. C'était une reproduction du tableau de Rembrandt, *Le fils prodigue*.

En sortant de l'église, entouré d'Alfred, de Bertille, de Quentin et de Léonard, Antoine s'interrogeait sur le sens de ce mot « père » qu'il avait entendu au moins cinquante fois pendant les condoléances. Il serrait dans sa main l'image du tableau de Rembrandt que cet inconnu lui avait remis à l'instant. Il fixait le cercueil de Paul qui le précédait et qu'on chargeait maintenant dans le fourgon noir. Son père était là, qui partait. Il rechercha du regard tous ces gens paumés qui venaient de lui parler de son père et qui parlaient maintenant entre eux sur le parvis de l'église. Sans doute des souvenirs qu'ils avaient eus avec Paul. Paul avait été un père pour eux, lui avaient-ils tous confié. Il regarda le père Étienne qui était à côté de lui, au pied du fourgon, qui allait accompagner son père jusqu'à sa dernière demeure, comme on dit. Ce père Étienne qui avait été un père pour lui, Antoine. Il leva les yeux vers le ciel, enfin. Vers ce ciel, au-delà de la voûte de l'église, vers lequel se tournaient les yeux du père Étienne au cours de ses messes. Vers ce ciel aujourd'hui tout bleu, renaissant, annonciateur de l'été. Le ciel où se trouve

le Père. Ce Père barbu, fort, si humain du tableau de Rembrandt. Puis Antoine sentit une main qui prenait la sienne. Une petite main fragile. Celle de Léonard. Qui lui dit :

– Alors, on y va, Papa!

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr